

La relation entre religion (chrétienne) et argent est entachée de préjugés, souvent. En bref, et pour reprendre les termes de la Bible, l'argent serait mauvais. Ce raccourci ne rend pas justice au lien complexe qui existe entre religion et argent. Dans la Bible, «l'argent» fait l'objet de considérations multidimensionnelles; notre manière de nous en servir y fait certes l'objet de critiques, alors que son «potentiel» est considéré comme une parabole qui symbolise les processus vitaux.

Niklaus Peter est théologien. Après avoir été le pasteur de l'Université de Berne puis directeur des éditions Theologischer Verlag Zürich, il a occupé pendant 17 ans la chaire du Fraumünster de Zurich. Il a sa rubrique dans l'hebdomadaire «Das Magazin».

```

DDDD II EEEEE U U EEEEE TTTTTT
D D II E U U E T
D D II EEEE U U EEEE T
D D II E U U E T
DDDD II EEEEE UUU EEEEE T

```

```

L | A RRRR GGGG EEEEE N N TTTTTT
L / AA R R G E NN N T
L A A RRRR G GG EEEE N N N T
L AAAA R R G G E N NN T
LLLLL A A R R GGGG EEEEE N N T

```

```

  $$
  $$
  $$
$$$$$$$$$$
  $$
  $$
  $$
  $$
  $$
  $$
  $$
  $$
  $$

```

```

N N II K K L A U U SSSS
NN N II K K L AA U US
N N N II KK L A A U U SSSS
N NN II K K L AAAA U U S
N N II K K LLLLL A A UUU SSSS

```

```

PPPP EEEEE TTTTTT EEEEE RRRR
P P E T E R R
PPPP EEEE T EEEE RRRR
P E T E R R
P EEEEE T EEEEE R R

```



€€€€ \$\$\$\$ \$\$\$\$ @ 11
 € \$ \$ @@ 11
 €€€ \$\$\$\$ \$\$\$\$ @ @ 11
 € \$ \$ @@@ 11
 €€€€ \$\$\$\$ \$\$\$\$ @ @ 11

DDDD || EEEEE U U EEEEE TTTTTT
 D D || E U U E T
 D D || EEEE U U EEEE T
 D D || E U U E T
 DDDD || EEEEE UUU EEEEE T

L | A RRRR GGGG EEEEE N N TTTTTT
 L / AA R R G E NN N T
 L A A RRRR G GG EEEE N N N T
 L AAAA R R G G E N NN T
 LLLLL A A R R GGGG EEEEE N N T

«RENDEZ À CÉSAR CE QUI EST À CÉSAR
 ET À DIEU CE QUI EST À DIEU»

NIKLAUS PETER

MUSÉE D'HISTOIRE DE BERNE

Qui entame une réflexion sur le couple argent-religion, sous nos latitudes, verra automatiquement surgir des phrases, des récits et des formules frappantes que l'on trouve dans la Bible: l'histoire des danses autour du veau d'or dans le Deuxième livre de Moïse (Ex 32), mais aussi la formule «Nul ne peut servir deux maîtres. (...) Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent.» (Sermon de la montagne, Mt 6.24), ou encore le constat «La racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent», dans le Premier livre de Timothée (1 Tm 6.10). D'emblée, la sentence semble claire, elle répond au désir bien humain de simplicité. Donc, a priori, argent et religion (chrétienne) sont en opposition. C'est l'un ou l'autre. Il faut choisir entre Dieu ou l'argent. Et si ce n'est pas par attachement à la morale, c'est par attachement au moralisme. Moralisme est généralement synonyme de recours à des scénarios du style films de cow-boys: il y a les gentils et les méchants, ceux qui portent le chapeau blanc et ceux qui portent le chapeau noir. La réalité, elle, n'est pas si simple.

Si l'on admet que dans l'histoire culturelle, l'apparition de l'argent est liée au partage du travail, c'est-à-dire à la transition vers des formes économiques et sociales plus complexes, et si l'on admet que la religion a le pouvoir fondamental de marquer et de formater nos existences dans le triangle formé par Dieu, l'être humain et l'univers, la réflexion menée sur l'argent dans une perspective religieuse est inévitablement complexe. L'argent est certes un moyen d'accélération et de déchaînement culturel et économique¹, mais il est aussi un instrument d'assujettissement et d'oppression. Les textes bibliques reflètent bien ces deux aspects. Les références réelles et métaphoriques à l'argent dans la Bible² sont par conséquent extrêmement complexes et variées: les réponses simples, avec deux options qui s'excluent mutuellement, n'existent pas.

Dans le présent essai, j'aimerais, à l'aide de quelques textes bibliques choisis, montrer la multiplicité de ces relations complexes, mais aussi les trames récurrentes qui font apparaître les préoccupations principales de la religion: splendeur et misère, richesse intérieure et pauvreté matérielle de l'être humain, de même que des voies qui permettent de s'émanciper de la misère et de la pauvreté.

Comment, dans un contexte si complexe, ordonner de manière pertinente la multitude des évocations de l'argent et de ses effets dans la Bible? Car LA Bible n'est pas UN livre, mais une bibliothèque composée de 66 livres qui recouvrent les genres les plus divers, agrégés sur une période de quelque 1500 ans: narrations, lois et commandements, cantiques, poèmes et prières, visions, ainsi que discours sapientiels, moraux et prophétiques. Pour les besoins de cet essai, le plus simple consiste sans doute à les classer selon les fonctions fondamentales de l'argent, en l'occurrence, par ordre d'apparition: 1. Réserve de valeur; 2. Moyen de paiement pour les échanges, pour les impôts et pour l'exercice du pouvoir; 3. Unité de compte, étalon de valeur, rationalité.

1. RÉSERVE DE VALEUR

L'histoire prouve que dans l'Antiquité, les temples servaient de lieu de conservation des valeurs; ils passent pour être en quelque sorte les plus anciens établissements bancaires de l'humanité. Israël n'échappe pas à cette règle: les temples offraient un espace sacré, un clergé était bien organisé et structuré, familier des techniques d'écriture et de documentation et de plus, des sentinelles protégeaient le Saint des Saints, interdit d'accès. Tout porte à croire qu'il existait même des dispositions de lutte contre le blanchiment d'argent et que le respect de ces règles était soumis à un contrôle, si l'on se réfère à l'évangile selon Matthieu. On y lit en effet que Judas désespéré, avant de se suicider, aurait jeté dans le temple les pièces d'argent reçues pour sa trahison de Jésus, mais que «les grands prêtres prirent l'argent et dirent: Il n'est pas permis de le verser au trésor puisque c'est le prix du sang.» (Mt 27.6) C'est dans le Deuxième livre des Macchabées, un texte deutérocanonique qui date de la période entre celles que couvrent respectivement l'Ancien et le Nouveau Testament (textes dits apocryphes), que la fonction bancaire du temple de Jérusalem est décrite de la manière la plus percutante et dramatique. On est à l'époque du soulèvement des Juifs contre les Séleucides. Les souverains, d'obédience hellénistique, veulent helléniser la culture judaïque par la force, comme en témoignent les décrets d'Antioche IV en 167 avant

4

NIKLAUS PETER

5

J.-C. À force d'interdictions et de décrets, la pratique de la religion judaïque est massivement limitée. Or, le ministre séleucide Héliodore cherche à s'approprier le trésor du temple de Jérusalem. Son acte a des effets aussi bien rationnels que surnaturels; si son histoire relève du miracle, il n'en demeure pas moins que les sources sont intéressantes: à l'occasion de querelles intestines dans la population juive, on rapporte aux Séleucides que «le trésor sacré de Jérusalem était rempli de sommes énormes, d'une quantité incalculable de richesses.» (2 M 3.5) Héliodore entama alors le voyage de Jérusalem afin de confisquer ces richesses au profit du roi. Il demanda au grand prêtre de lui indiquer le montant des sommes accumulées et de les lui livrer. «Le grand prêtre lui représenta que le trésor se composait des dépôts des veuves et des orphelins. (...) Il y avait en tout 400 talents d'argent et deux cents talents d'or; qu'au reste il était absolument impossible de léser ceux qui avaient fait confiance à la sainteté du lieu, à la majesté et à l'inviolabilité d'un Temple vénéré dans le monde entier» (2 M 3.6 et 10ss).

Cet épisode illustre un topos qui traverse la culture juridique dans la Bible: aucune société ni culture n'oubliera la protection des pauvres, des veuves et des orphelins. Le temple servant de banque, mais aussi de garante pour la survie des personnes précarisées au fil des aléas de la vie, la religion est dès lors synonyme de fiabilité. Cette fiabilité se confirme dans la pratique de la solidarité au gré de l'histoire sociale de la Bible, dont je ne mentionnerai qu'un exemple, tiré de la Première épître à Timothée, un témoignage tardif de la communauté chrétienne primitive: «Honore les veuves, celles qui le sont réellement. Si en effet une veuve a des enfants ou des petits-enfants, c'est à eux en premier d'apprendre à pratiquer la piété envers leurs propres familles et à payer de retour leurs parents.» (1Tm 5, 3-4).

2. MOYEN DE PAIEMENT POUR LES ÉCHANGES, POUR LES IMPÔTS ET POUR L'EXERCICE DU POUVOIR

Dans son vaste ouvrage³, l'anthropologue culturel David Graeber porte très justement un regard critique, voire ironique sur les théories économiques qui se contentent d'illustrer à l'aide de

DIEU ET L'ARGENT

narrations sans fondement historique l'invention et l'effet dynamisant de l'argent, laissant de côté les aspects du pouvoir, de la domination et de l'exploitation. Il y a la fameuse histoire de l'agriculteur qui possède des pommes de terre et qui souhaite acquérir des souliers, du cordonnier qui ne veut pas de pommes de terre mais qui doit consulter un médecin, du médecin qui n'a pas besoin de souliers, mais de bois, du bûcheron qui doit sans tarder acquérir une nouvelle hache. Tout cela pour prouver à quel point il est pratique de disposer d'un moyen d'échange général, la monnaie. Toutefois, on ne nous raconte seulement une partie de l'histoire, occultant le phénomène d'histoire culturelle qui accompagne la transition des sociétés semi-nomades, organisées en communautés agraires basées sur l'autarcie et le troc, vers des États dirigés par des prêtres ou par des rois, où l'argent joue un rôle important, tout comme les impôts, les dettes, la servitude pour dettes. Ce phénomène s'observe aussi en Israël, au début de la période des rois, quand les contraintes fiscales pèsent toujours plus lourdement sur la population rurale. C'est qu'il faut bien financer l'administration urbaine, le clergé toujours plus centralisé, le culte des temples et l'armée. Les ponctions fiscales se systématisent. De plus, la précarité des petites gens, souvent des familles qui pratiquent l'agriculture, est exploitée par des crédits octroyés à des conditions abusives. Pourtant, les personnes exploitées s'organisent et trouvent des relais auprès des prophètes. Ces derniers critiquent l'exploitation consciente, voire tactique des situations de détresse apparues à la suite de mauvaises récoltes ou de catastrophes, par les créanciers. Le prophète Amos est l'un des premiers à invoquer des arguments religieux pour critiquer vertement les modalités d'octroi de crédits et les jeux de pouvoir qui y sont liés. Il vécut vers 750 av. J.-C., et ne faisait pas partie de l'élite religieuse, il n'était pas prêtre dans un temple, mais agriculteur, éleveur de moutons et cultivateur de figes. À cette époque, les inégalités entre pauvres et riches s'accroissent fortement en Israël: pour être réduit à l'état de servitude pour dettes, il suffit de ne pas être en mesure de payer comptant une paire de chaussures. Amos devait être un homme courageux, vif et éloquent pour évoquer de manière percutante les injustices et leur occultation par la religion:

6

NIKLAUS PETER

7

DIEU ET L'ARGENT

Écoutez ceci, vous qui vous acharnez sur le pauvre
Pour anéantir les humbles du pays,
vous qui dites: quand donc la nouvelle lune sera-t-elle finie,
que nous puissions vendre du grain?
et le sabbat,
que nous puissions ouvrir les sacs de blé,
Diminuant l'éphas,
augmentant le sicle,
faussant des balances menteuses,
achetant des indigents pour de l'argent
et un pauvre pour une paire de sandales?
Nous vendrons même la criblure du blé!
Le SEIGNEUR le jure par l'orgueil de Jacob:
Jamais je n'oublierai aucune de leurs actions.
(Amos 8.4-7)

À la critique sociale, Amos ajoute une critique cinglante de la fausseté de la religion, de cette religiosité qui célèbre le culte sans considérations, sans empathie et sans être au service du prochain. Il est indigné par la religiosité hypocrite qui se double d'une désolidarisation, par exemple à Samarie, en entendant les palabres dévotes de fidèles aisés qui, face à la menace par les Assyriens, déclarent qu'ils sont «le reste élu d'Israël», autrement dit, ils sont élus par Dieu pour être sauvés. Oui, dit Amos en prêchant à Samarie, il va leur expliquer ce que l'on entend par «reste» dans ce contexte: «Comme le berger arrache de la gueule du lion deux jambes ou un bout d'oreille» (Amos 3.12), voilà ce qui restera d'eux! Et dans le temple central de Bet-El, Amos courroucé, s'adresse au public, en précisant qu'il se fait le relais de la Parole de Dieu lui-même: «Je hais vos fêtes, je ne peux pas sentir vos célébrations!» (Amos 5.21) Dieu ne supporte plus les sacrifices qui lui sont offerts. Il demande tout autre chose: «Mais que le droit jaillisse comme les eaux et la justice comme un torrent intarissable.» (Amos 5.24)

Dans le contexte de la religion judéo-chrétienne et dans ses traditions, la justice ne se borne pas à être une *iustitia distributiva*, qui obéirait à une logique distributive axée sur le rééquilibrage des intérêts individuels, et à une expression du droit et de la morale. Cette justice est à prendre au sens large, au sens d'une

relation intacte avec Dieu, qui implique une relation intacte avec ses semblables.

Ce constat explique aussi le caractère contraignant des lois à la fois religieuses et sociales de l'Ancien Testament, par exemple l'appel à la remise des dettes: «Au bout de sept ans, tu feras la remise des dettes. (...) Tout homme qui a fait un prêt à son prochain fera remise de ses droits: il n'exercera pas de contrainte contre son prochain ou son frère, puisqu'on a proclamé la remise pour le SEIGNEUR.» (Dt 15,1-2) La description de l'année du jubilé décrite dans le 3^e Livre de Moïse abonde dans le même sens, puisqu'elle fait le lien entre la date fondatrice de l'histoire religieuse d'Israël à l'occasion de la libération de l'esclavage en Égypte et l'éthique sociale: «Si ton frère a des dettes et s'avère défaillant à ton égard, tu le soutiendras, qu'il soit un émigré ou un hôte, afin qu'il puisse survivre à tes côtés. Ne retire de lui ni intérêt ni profit; c'est ainsi que tu auras la crainte de ton Dieu. (...) C'est moi le SEIGNEUR, votre Dieu, qui vous ai fait sortir du pays d'Égypte. (...) Si ton frère a des dettes à ton égard et qu'il se vende à toi, tu ne l'asserviras pas à une tâche d'esclave; tu le traiteras comme un salarié ou comme un hôte; il sera ton serviteur jusqu'à l'année du jubilé; alors, il sortira de chez toi avec ses enfants et il retournera à son clan.» (Lv 25.35-41)

La pratique de la remise des dettes, tous les sept ans, et celle l'année de jubilé, beaucoup plus lointaine dans le temps, après sept fois sept ans, correspondent-elles à la réalité vécue ou s'agit-il de vœux pieux, de projections ancrées dans la tradition? Les avis sont aujourd'hui partagés à ce sujet. Il n'en demeure pas moins que ce passage peut être considéré comme le témoignage de la prise de conscience qu'un mécanisme de péréquation sociale est nécessaire.

La forte pression fiscale est un motif récurrent dans la Bible. Ce n'est donc pas un hasard si la fiscalité occupe une place historique dans le récit de la naissance de Jésus. Dans la traduction de Luther, lue devant le sapin garni de bougies à des fins d'édification familiale, cette mise en évidence ne s'explique pas au premier abord. «Or, en ce temps-là, parut un décret de César Auguste pour faire recenser le monde entier. Ce premier recensement eut lieu à l'époque où Quirinius était gouverneur

∞

NIKLAUS PETER

9

de Syrie.» (Lc 2,1-2) Dans la traduction de la Bible parue en 2007 sous le nom de Neue Zürcher Bibel, qui soigne particulièrement les aspects philologiques, on comprend en revanche d'emblée quel est l'objectif de ce recensement. Elle précise que le décret de César Auguste demandait que «alle Welt solle sich in Steuerlisten eintragen lassen», que «le monde entier s'inscrive dans les rôles fiscaux». Cette précision n'est pas dépourvue d'ironie: alors que l'empereur romain, en sa qualité de seigneur temporel («kyrios») établit l'assujettissement fiscal et accable ses semblables de lourds redevances, naît le SEIGNEUR divin, Jésus Christ, afin de délivrer les humains de leurs chaînes et de leurs entraves.

Les paraboles de Jésus illustrent bien la place qu'occupent dans l'univers mental de l'époque l'endettement et l'insolvabilité ainsi que leurs conséquences calamiteuses. Les comprendre comme des histoires simples (voire simplistes), ou moralisatrices, c'est mal les comprendre. Elles sont étranges, souvent volontairement vulgaires et irritantes, et se terminent sur une pointe destinée à ouvrir les yeux. On peut même dire que la collision provoquée par ces histoires et nos têtes est destinée à produire des étincelles afin de nous ramener à la raison. Le nombre de paraboles basées sur la thématique de l'argent est surprenant, pensons simplement à celle du trésor enfoui découvert par hasard (Mt 13.44) ou à celle de la pièce d'argent dont on refuse d'accepter la perte (parabole de la drachme retrouvée, Lc 15.8-10). L'argent, dans ces paraboles, n'est pas maudit, il fait bien plutôt partie du vécu quotidien et il est utilisé à des fins métaphoriques. La parabole du gérant trompeur (Lc 16.1-9) le montre bien: l'irritation, rhétoriquement calculée, déclenche la réflexion; voilà qu'un gérant véreux dilapide la fortune de son riche seigneur et quand ce dernier remarque le subterfuge, il se rend chez ses créanciers pour réduire leur dette. Ce geste n'est pas à prendre au sens d'acte économique, mais comme le symbole du pardon et de la grâce. Une histoire percutante pour celles et ceux qui, sans être des saints, comprennent la gravité de la situation. Et pour nous préparer à accorder notre pardon à nos semblables, comme nous le demandons dans le Notre-Père: «Pardonne-nous nos offenses comme nous pardons aussi à ceux qui nous ont offensés.»

DIEU ET L'ARGENT

3. UNITÉ DE COMPTE, ÉCHELLE DE VALEUR, RATIONALITÉ

Nous voici donc arrivés à la fonction de l'argent qui a des implications culturelles plus vastes, tout en étant associée de plus près à la religion: qu'est-ce qui fait la valeur d'une vie humaine? Qu'est-ce qu'une valeur? Comment comparer et mesurer ce qui a de la valeur? Dans quelle mesure les valeurs et les évaluations guident-elles notre vie? L'argent est considéré ici en sa qualité d'échelle de valeur. Il n'est pas surprenant que les traditions sapientales décrites dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament fourmillent d'informations à ce propos. Sagesse n'y est pas synonyme d'intelligence égocentrique orientée vers le court terme. Sagesse est synonyme de conscience des dimensions supplémentaires, sources de vie et de destruction, formes de pertes de soi dans la dépendance et l'aveuglement, mais aussi mode d'emploi pour une vie qui tienne compte des besoins des semblables.

Les paroles de sagesse transmises oralement, puis transcrites à partir de sources anonymes pour être réunies dans le livre biblique des *Proverbes* font partie de ce mode d'emploi. On pense par exemple à «Acquérir la sagesse vaut mieux que l'or fin, acquérir l'intelligence est préférable à l'argent.» (Pr 16.16), à «Bonne renommée vaut mieux que grande richesse, faveur est meilleure qu'argent et or.» On pense aussi au programme sapiental de Qohélet⁴, personnel, intelligent, empreint de scepticisme: «Qui aime l'argent ne se rassasiera pas d'argent, ni du revenu celui qui aime le luxe.» (Qo 5.9), mais aussi à ces paroles pleines de calme sagesse, fruits de l'expérience d'une vie: «Une richesse acquise à la hâte s'amenuisera, mais celui qui l'amasse petite à petit l'augmentera.» (Pr 13.11)

Les paroles de Jésus sont nombreuses à s'inscrire dans la tradition sapientale des conseils de vie; citons par exemple celle du riche paysan insensé, qui apparaît dans l'Évangile de Luc. Au début du récit, un homme implore Jésus: «Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage.» Jésus refuse d'endosser un rôle d'arbitre et explique: «Attention! Gardez-vous de toute avidité; ce n'est pas du fait qu'un homme est riche qu'il a sa vie garantie par ses biens.» (Lc 12–15) Luc illustre

10

NIKLAUS PETER

11

DIEU ET L'ARGENT

ensuite son propos par une parabole: «Il y a avait un homme riche dont la terre avait bien rapporté. Et il se demandait: „Que vais-je faire? Car je ne sais pas où rassembler ma récolte? Puis il se dit: „Voici ce que je vais faire. Je fais démolir mes greniers, j'en bâtirai de plus grands et j'y rassemblerai tout mon blé et mes biens. Et je me dirai à moi-même: te voilà avec quantité de biens en réserve pour de longues années; repose-toi, mange, bois, fais bombance! Mais Dieu lui dit: „Insensé, cette nuit même on te redemande ta vie (...) Voilà ce qui arrive à celui qui amasse un trésor pour lui-même au lieu de s'enrichir auprès de Dieu.» (Lc 12.16–21) Il est frappant, cet appel à ne pas perdre de vue les réalités de la vie, un message de sagesse que résument les paroles suivantes de Jésus: «Et quel avantage l'homme aura-t-il à gagner le monde entier s'il le paie de sa vie?» (Mt 16.26–27)

Pourtant, on trouve aussi dans la Bible ce que l'on pourrait appeler un ajustement et une rectification fondamentale de l'échelle de valeur de l'argent, à l'aune de ce que Jésus a appelé la grâce et la bonté divines. Là encore, la narration provoque un titillement de notre sens de la justice afin de nous sensibiliser au fait qu'il n'est pas possible de rémunérer chaque intervention laborieuse d'une personne selon une valeur monétaire fixe et un salaire horaire. La parabole des ouvriers viticoles (Mt 20.1–16) conduit à cet égard à un changement de point de vue productif lorsqu'elle n'est pas réduite à un message moralisant. Un matin, un propriétaire se rend sur la place où attendent les journaliers prêts à être embauchés. Il en engage un certain nombre, convient du salaire d'usage, soit une pièce d'argent, avant de les envoyer travailler à sa vigne. Trois heures plus tard, il retourne sur la place, embauche un nombre supplémentaire d'ouvriers et leur annonce qu'il les paiera le salaire usuel. Encore trois heures plus tard, il renouvelle l'exercice. Lorsqu'il trouve des ouvriers sur la place une heure seulement avant la fin de la journée de travail, il leur demande: «Pourquoi êtes-vous là?» Ils lui répondent sèchement: «Personne ne nous a embauchés.» Alors, il les embauche à leur tour. Le soir, au moment de verser les salaires, chaque ouvrier reçoit une pièce d'argent, le salaire d'une journée de travail. Ceux qui ont travaillé toute la journée s'en offusquent, mais leurs protestations se heurtent à un mur. «N'avons-nous point convenu d'un salaire

d'une pièce d'argent?», demande le propriétaire fictif de la parabole. Cette histoire est déroutante, car elle met en présence un sens de la justice qui se réfère uniquement à l'échelle de valeur monétaire et un sens de la justice différent, individuel; elle est destinée à illustrer le sort de celles et de ceux qui commencent tardivement à œuvrer dans la «vigne du Seigneur». Cette parabole est à prendre au sens littéral du terme, son véritable message réside dans son caractère déroutant: elle illustre le royaume de Dieu. La parabole ne porte donc ni sur des conventions tarifaires, ni sur des négociations salariales ou autres combats de ce type. La réflexion évoque bien plutôt la bonté de Dieu et son ouverture d'esprit; voilà pourquoi ce côté déroutant est nécessaire. Ce n'est qu'à cette condition que l'on comprend que pour Dieu, il y a un moment essentiel où le calcul, la comptabilité et la comparaison ne suffisent plus à expliquer une situation: c'est lorsqu'on comprend que chaque être humain est unique, avec une histoire unique. Le message clé de la parabole est le suivant: ne suis-je pas en droit de donner davantage que prévu à ceux qui sont venus plus tard? Êtes-vous contrariés parce que je suis généreux?

La parabole des talents est celle qui met en lumière de la manière la plus percutante l'aspect positif et productif de l'argent (Mt 25.14–30). Elle est parfaitement au goût du jour! Il faut encourager les talents, les personnes douées ne sont pas assez soutenues, l'État n'en fait pas assez dans ce domaine - n'est-ce pas la rengaine que nous entendons quotidiennement? Il y a même des parents qui intentent des procès aux autorités scolaires parce que leur enfant surdoué n'est pas suffisamment encouragé, autrement dit, l'État ne paie pas l'école privée. Nous assistons à des concours de talents tels que «Nouvelle Star», qui font naître des espoirs mirobolants avant que les talents élus ne passent très rapidement aux oubliettes. Pensons aussi à des formats tels que «Traumjob», à la télévision allemande, qui présente un concours pour les femmes et les hommes d'affaires, avec un job précaire à la clé et des honoraires mirobolants pour le millionnaire qui met au concours ledit job... Celui ou celle qui fait remarquer que le terme grec de «talent» tel qu'il est utilisé dans la parabole n'est rien d'autre qu'une somme importante de pièces d'argent a certes raison; toutefois, cette personne a

12

NIKLAUS PETER

13

DIEU ET L'ARGENT

peut-être oublié pour quelle raison ce terme grec est devenu la proverbiale métaphore qui exprime une compétence particulière. Il en est du royaume de Dieu comme du riche qui s'absente pendant un certain temps, explique la parabole pour commencer. Cet homme met toute sa fortune entre les mains de trois de ses collaborateurs, leur demandant de faire fructifier son argent. Les montants distribués varient: le premier collaborateur reçoit cinq talents, le deuxième en reçoit deux et le troisième un seul. À son retour de voyage, le maître demande des comptes. Le premier employé a bien géré l'argent, le deuxième pas mal non plus. Le troisième, craintif, a enterré l'argent et veut simplement rendre la somme intacte à son maître; ce dernier se fâche bien évidemment. Alors que le maître invite les deux premiers employés à fêter avec lui le profit obtenu, il ordonne qu'on confisque tout l'argent au troisième pour le donner au premier. La parabole culmine dans une phrase finale d'une grande ambiguïté: «Car à tout homme qui a, l'on donnera et il sera dans la surabondance; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré.» (Mt 25.29)

La parabole répond au questionnement suivant: que fait une personne de ses dons et compétences personnels, des talents qui lui sont donnés? Selon la parabole, une vie n'est réellement accomplie que si les talents d'argent existentiels sont utilisés de manière créative et productive. Le terme de talent est à prendre ici au sens large, au sens justement proverbial qu'il prendra par la suite. Il s'agit de tout ce qui nous est donné, que nous recevons sans mérite aucun, dans notre arsenal génétique: les talents, les dons, et, plus fondamentalement, la vie elle-même. Le réalisme de cette parabole confronte les humains à la manière de mener leur vie dans sa finitude, ce qu'ils en font, comment ils s'investissent, sachant qu'au terme de cette vie, un bilan sera tiré.

L'histoire percutante et décapante du veau d'or cité ci-avant (Ex 32,15–25) est en quelque sorte l'antidote à la fascination pour l'argent, respectivement pour l'or. Voici le contexte: après la conclusion de l'Alliance solennelle entre Dieu et le peuple libéré de l'esclavage, au pied du mont Sinaï, Moïse monte sur la montagne pour y recevoir les deux tables de pierre de la charte qui contient les Dix commandements, à savoir la charte

fondamentale qui servira de référence en matière d'humanité et de compassion. Pendant ce temps, le peuple, toujours réuni au pied de la montagne, se lasse d'attendre plus longtemps que prévu; il finit par perdre patience et s'adresse à Aaron, le prêtre, qui justifiera ultérieurement ses actes par ces paroles: «Ils m'ont dit: ,Fais-nous des dieux qui marchent à notre tête, car ce Moïse, l'homme qui nous a fait monter du pays d'Égypte, nous ne savons pas ce qui lui est arrivé.'» (Ex 32,23) Le peuple en a assez d'attendre, il demande des dieux concrets et tangibles, ce qui va à l'encontre de ce que Moïse leur a inculqué. Le peuple revendique des images de Dieu, des idéaux. Aaron, à l'inverse de Moïse, sobre théologien du Dieu abstrait qui échappe à la conception humaine, est un prêtre éloquent, qui connaît son troupeau et ses besoins et qui louvoie entre Moïse et le peuple, soucieux de plaire à tout le monde. Ainsi donc, il récolte les bijoux en or du peuple, les fait fondre pour transformer le métal en représentation de Dieu: c'est le veau d'or. Ironie piquante de la Bible: il s'agissait sans doute d'un taureau, si on en croit les représentations divines de l'époque. Le taureau, symbole du pouvoir, de pugnacité, de virilité et de fertilité, incarnation des idéaux, souhaits et illusions personnels.

Dans son opéra *Moïse et Aaron*, Arnold Schönberg illustre bien la dynamique psychologique qui préside à cet épisode. Aaron, le prêtre volubile, prononce une allocution devant le veau d'or:

Cette figure confirme
qu'un Dieu habite en toute chose.
Immuable comme un principe,
telle est la matière, l'or
que vous avez offert;
concrète et transmutable
comme toute chose par ailleurs
est la forme que je lui ai conférée.
Dans ce symbole, vénérez-vous vous-mêmes.⁵

Quelle éloquence, quelle richesse symbolique: le peuple offre les bijoux aimés, autant d'objets précieux, personnels, chargés de souvenirs, d'émotions et de désirs, auxquels on est attaché,

14

NIKLAUS PETER

15

DIEU ET L'ARGENT

autant de boucles d'oreilles, de colliers, de fibules en or, transformés en idole qui agrège tout ce que l'être humain tient de possessions précieuses et d'aspirations. Le livret de Schönberg explicite cette aspiration à une présence divine visible et tangible. Une malade, à genoux devant le veau d'or, lui adresse sa prière:

«Ô figure divine, tu étincelles, tu réchauffes, tu guéris,
mieux que le soleil ne l'a jamais fait.
Mes doigts t'effleurent à peine et déjà,
mes membres paralysés se mettent en mouvement.»⁶

Cette mise en garde devant l'adoration des idoles, qui apparaît ici sous la forme d'une puissante et dangereuse fascination idéologique pour l'argent, d'une surface de projection neutre pour le désir de sécurité et de reconnaissance, pour les idéaux et les idéologies, parcourt la Bible comme un fil rouge. La parole de Jésus citée au début du présent essai, tirée du Sermon sur la montagne, «Nul ne peut servir deux maîtres. (...) Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent.» (Mt 6.24), entre elle aussi dans cette catégorie. Cette parole évoque les valeurs fondamentales qui guident les individus et les sociétés humaines. Face aux questions d'argent, la réserve est de mise, car, comme le dit le proverbe: «Qui aime l'argent ne se rassasiera pas d'argent.» (Qo 5.9), ou, avec les mots de l'aphoriste polonais Stanislaw Jerz Lec: «Il suffit de succomber à des illusions pour ressentir des effets concrets.»

4. RÉFLEXIONS FINALES

Les citations bibliques citées dans le présent essai montrent que les traditions bibliques ne livrent pas de réponses simples ou moralisantes aux questionnements liés à la thématique «argent et religion». Ces citations proposent bien plutôt une appréciation réaliste d'une «technologie du mouvement»⁷, l'argent, qui est capable de se mettre au service de la vie, au plan tant culturel qu'individuel. Elles évoquent aussi les menaces existentielles et les dangers que peuvent faire courir des acteurs puissants qui agissent en dehors de tout cadre réglementaire, légal ou

moral, aux individus comme aux communautés humaines. On trouve ainsi côte à côte dans la Bible à la fois des éléments de critique prophétique et ce que l'on pourrait appeler des formes appliquées de sagesse et de conseils de vie qui éclairent des valeurs et des attitudes individuels.

On aura aussi compris que la Bible n'offre pas de cadre théorique pour interpréter ce que l'on pourrait appeler la structure ou la «nature profonde» de l'argent, hypothèse absurde, car ahistorique et improbable, qui présupposerait que le médias et les technologies comportent un volet invariable dans le temps. Par manque de place et en l'absence des compétences nécessaires, le présent essai fait aussi l'économie de l'interprétation et de l'évocation post-bibliques de l'argent, de l'interdiction du prêt à intérêt édictée par l'Église à sa relativisation après la Réforme, des débuts de l'éthique économique qui obéit à une approche théologique aux tentatives exigeantes de la philosophie culturelle qui visent à penser l'argent comme une forme de socialisation, au même titre que la langue, ou le troc et le parler; songeons aux conférences sur l'éthique et la politique de 1805 et 1806 Friedrich Schleiermacher à Halle⁸, ou encore à la conception du pouvoir sans maître de Karl Barth formulée dans ses conférences tardives regroupées sous le titre *Das christliche Leben*⁹ (1959–1961).

Une dernière citation biblique sera invoquée ici pour montrer que la différenciation des sphères de la religion et de l'argent, ou encore celles de la politique et de la foi religieuse, ne sont pas des inventions modernes. Avec son injonction «Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu!» (Mt 22.15–22), Jésus livre une réponse habile et percutante à la question-piège de ses adversaires. L'histoire, relatée par Mathieu (Mt 22.15–22) est la suivante: les Pharisiens, critiques par rapport au pouvoir de Rome et à l'assimilation, associés aux Hérodiens assis aux postes déterminants de l'État et pactisant avec les Romains, avaient confronté Jésus à la question suivante: «Est-il permis, oui ou non, de payer le tribut à César?» Un véritable piège, car en répondant par l'affirmative, les Pharisiens diraient: on voit bien à quel point son message de royaume de Dieu n'est pas sérieux. Il est loyal par rapport à l'empereur païen. En répondant par la négative, en refusant de payer des impôts, il se quali-

16

NIKLAUS PETER

17

DIEU ET L'ARGENT

fierait de dangereux agitateur aux yeux des Hérodiens et des Romains. La réponse de Jésus est franche, transparente et surprenante: il invite les auteurs des questions à produire une pièce de monnaie destinée à payer les impôts. Lorsqu'ils présentent une pièce d'argent romaine, Jésus demande: «Cette effigie et cette inscription, de qui sont-elles?» À quoi ils furent forcés de répondre: «... à celle de César.» Sur ce, Jésus leur dit: «Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu!» Cette citation, devenue adage, invite à apprendre à faire des distinctions, envers tous les simplificateurs, envers ceux qui proposent de fausses solutions de rechange, de fausses options. Il faut apprendre à faire la distinction entre Dieu et le monde.

Cette réponse, qui se réfère à l'effigie de l'empereur reproduite sur la monnaie, rappelle une réalité, le pouvoir politique qui tient les rênes de l'État, qu'il soit bienfaisant ou non. C'est une histoire de pouvoir et de domination, qui n'a pas que noire et affreuse, mais qui a aussi de bons côtés. Les routes romaines sont utiles, la poste fonctionne, les bandits des grands chemins s'y font plus rares, etc. Cet État est synonyme d'un système juridique et fiscal déterminé par les Romains, une Pax Romana établie après de longues années de guerre, une période de paix. D'où la première partie de la réponse de Jésus: «Rendez à César ce qui est à César». La deuxième partie de la réponse prend une tournure inattendue: «Rendez à Dieu ce qui est à Dieu!» Jésus déjoue ici un faux antagonisme: ce qui est politique n'est pas nécessairement théologique et ce qui est théologique n'est pas forcément politique. Il y a une réalité supérieure à la réalité politique, cette dernière étant toujours dominée par certaines forces; apprenez donc à faire la différence! Il y a des loyautés conditionnelles, mais il y a une loyauté qui est inconditionnelle. Cette réponse n'est pas anodine et elle n'est pas le fruit d'un compromis, comme on pourrait le croire. Car qui saisit une pièce d'argent romaine voit sur le côté face l'effigie de César et son nom, «Caesar Augustus». Voilà pour la réalité politique. Toute monnaie comportant aussi un côté pile, on y lit, en l'occurrence: «Divus Iulius », le divin Jules. Jules César fut le premier souverain romain vénéré comme une divinité. Les deux faces de la pièce de monnaie est un tout, est totalité, est totalitaire. C'est exactement ce que Jésus réfute: «Rendez à Dieu ce qui est à

Dieu!» Nous devons à l'auteur et catéchète carthaginois Tertullien la plus belle exégèse de cette parole biblique. Selon lui, la monnaie qui porte l'effigie de l'empereur appartient à l'empereur et par conséquent, «Rendez à César ce qui est à César!»; en d'autres termes: prends au sérieux la réalité sociale, paie tes impôts, participe à la vie de la société. L'individu dans son intégralité, créé à l'image de Dieu, appartient à la sphère de Dieu. Tertullien affirme la dignité et l'inviolabilité de chaque personne; de plus – et c'est un appel important –, il invite chacune et à chacun à pratiquer une vie empli d'une humanité à l'image de la ressemblance divine imprimée dans l'homme.¹⁰

18

NIKLAUS PETER

NOTES FINALES

- 1 Lire à ce propos l'essai édifiant de David ISELIN, *L'argent déchaîné: les transformations d'une technologie du mouvement* (2022), dans la série de publications du Musée d'Histoire de Berne consacrée à la thématique de l'argent.
- 2 Voir à ce propos le livre électronique publié par la Deutsche Bibelgesellschaft, *Geldgeschichten in der Bibel. Ausgewählt und eingeleitet von Dietrich Bauer*, <https://www.die-bibel.de/shop/geldgeschichten-der-bibel-ebook-7221>.
- 3 David GRAEBER, *Dettes. 5000 ans d'histoire*, Arles 2021, p.34 (édition originale: *Debt: The First 5000 Years*, Brooklyn, New York, 2011).

- 4 La traduction de Luther, à savoir «Salomon le prédicateur», est inexacte; il est plus juste de parler de Qohélet, dont le nom, étymologiquement, signifie précisément «rassembleur», et qui s'est distingué comme philosophe qui sait attirer les gens pour évoquer avec eux les expériences personnelles.
- 5 *Moïse et Aaron*, opéra en trois actes, musique et livret d'Arnold Schönberg 1923, Acte II, scène 3, «Das goldene Kalb und der Altar» (*Le veau d'or et l'autel*), cf. Arnold Schönberg Center (Vienne), www.schoenberg.at/schriften/T63/T63_09/T63_09_29.jpg.
- 6 www.schoenberg.at/schriften/T63/T63_09/T63_09_29.jpg + www.schoenberg.at/schriften/T63/T63_09/T63_09_30.jpg
- 7 David ISELIN, *L'argent déchaîné: les transformations d'une technologie du mouvement* (2022), dans la série de publications du Musée d'Histoire de Berne consacrée à la thématique de l'argent.
- 8 Andreas ARNDT, *Tauschen und Sprechen. Zur Rezeption der bürgerlichen Ökonomie in der philosophischen Ethik 1805/06*, p. 117ss., annexe: *Ethik 1805/06*, postface d'August Boeckh (extrait), in: *ibid.*, *Friedrich Schleiermacher als Philosoph*, Berlin 2013.
- 9 Karl BARTH, *Das christliche Leben. Die Kirchliche Dogmatik IV,4. Fragmente aus dem Nachlass*, éd. par Hans Anton Drewes et Eberhard Jüngel, Karl Barth Gesamtausgabe (t. VII), Zurich 1976, p. 363ff.
- 10 Voir à ce propos: Niklaus PETER, *Geheimnisvolle Würde*, in: *ibid.*, *Maulwürfe und Sündenböcke. Aufbrüche aus der Welt der Alltäglichen*, Stuttgart 2020, p. 64s.

€\$\$@1 est une série de publications publiée par le MHB sur la thématique de l'argent. Elle fait partie de la coopération entre le MHB et la Banque nationale suisse. Les deux partenaires ouvriront en 2024 un nouveau lieu d'expérience sur l'argent à Berne.

Auteur: Aleksander Berentsen

Éditeur: Musée d'Histoire de Berne (MHB)

Responsabilité générale: Thomas Pauli-Gabi (directeur MHB)

Responsabilité des contenus: David Iselin (MHB)

Traduction: Irène Minder-Jeanneret

Relecture: Vanessa Haussener (MHB)

Conception graphique: Ronnie Fueglistner, avec Yves Graber

Impression: Ast & Fischer AG

©2022

Musée d'Histoire de Berne
Helvetiaplatz 5
3005 Berne
www.bhm.ch